

Citazione bibliografica: Jean-François de Bastide (Ed.): "No. 10", in: *Le Monde comme il est (Bastide)*, Vol.1\010 (1760), pp. 109-120, edito in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Ed.): *Gli "Spectators" nel contesto internazionale*. Edizione digitale, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.2484

Feuille du Jeudi 10 Avril 1760.

LE terrain de la Hollande est un des plus ingrats que l'on connoisse : cependant les Hollandois à force d'argent, d'industrie, & de travail, ont sçu faire de leurs Provinces une patrie délicate. La nature y a été réellement asservie, & nulle part on ne verra des Villes plus agréables. On pourroit dire très-bien à ce sujet,

L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

Supposons que sous la figure d'un terrain ingrat, stérile, & devenu docile aux efforts d'une main laborieuse, j'aye voulu représenter un de ces enfans à qui la nature a d'abord refusé le germe de toutes les qualités, & en qui une éducation excellente, laborieuse, opiniâtre, est devenue ensuite une compensation du bonheur naturel dont ils avoient été privés ; je dirai bien justement au pere de cet enfant, ô vous qui d'une mine de fer avez sçu tirer l'or le plus pur, vous dont l'opiniâtreté a forcé la terre avare d'ouvrir son sein & ses trésors, vous qui avez porté la lumière & la vie dans le sein du néant, dans un gouffre où devoient s'engloutir vos peines & vos desirs, ô vous qui avez fait ce miracle si intéressant, si incroyable, si précieux, puissiez-vous devenir l'exemple de mille peres aussi infortunés que vous le fûtes d'abord, leur donner un courage, une constance qu'ils n'ont point, & trouver votre récompense dans le bonheur des familles !

Je m'apperçois que je forme des vœux fort beaux, mais inutiles. Rien de si négligé que l'éducation des enfans. Eh ! comment ne le seroit-elle pas ? La plûpart des peres doutent que leurs enfans soient à eux. Dans nos mœurs rien de si commun, & malheureusement rien de si fondé que ce soupçon. Boileau en doutant qu'il y eût plus de trois femmes fidelles dans Paris, a fait faire mille plaisanteries sur cela à des gens persuadés eux-mêmes que leur femme ne méritoit pas d'être exceptée. Un père, dans cette prévention, donnera-t-il des soins bien particuliers à un enfant né pour lui être odieux ? D'ailleurs une éducation est toujours pénible & toujours difficile ; il faut tout à la fois du sentiment, de la patience, une grande connoissance du monde, de la douceur, les vertus domestiques ; & la plûpart des hommes n'ont point tout cela, n'ont rien de tout cela. On élève les enfans machinalement, bêtement : on a de plus, le ton doctoral avec eux ; on ne leur dit que des choses communes, & on leur fait essayer tout le sérieux de la représentation pédantesque : ils prennent de l'humeur.

Un défaut capital de l'éducation, (de celle du moins qui est en usage) c'est qu'elle attaque impérieusement les passions, au lieu de leur parler ; c'est toujours la ferule qui se fait sentir, & non la raison & l'amitié ; je suis persuadé qu'avec plus de douceur on remporteroit plus d'avantage ; cette douceur est si nécessaire qu'elle doit être un art, si elle ne peut être un sentiment. On ne consulte point l'amour-propre ; il est plus maître que l'autorité.

Le ton despotique devoit être l'objet constant de la critique des Moralistes : combien de mal n'a-t-il pas fait, combien de passions n'a-t-il pas conduites à leur dernier terme, combien d'enfans n'a-t-il pas éloigné du sein paternel, en ne leur laissant plus envisager la place qu'ils y occupoient que comme une étroite prison où la tyrannie vouloit regner sous le nom de l'amitié ? Les malheurs qu'il a produits sont sans nombre : peut-être doit-on lui imputer la triste aventure que je vais raconter.

Deux jeunes gens d'une figure agréable & noble, vinrent il y a six mois chez une accoucheuse qui occupe un grand appartement, lui demander à voir une chambre séparée qu'elle avoit à louer ; ils virent cette chambre, & conclurent sur le champ du prix : le marché fait, ils lui déclarèrent que ce ne seroit pas eux qui l'occuperoient, & qu'ils l'avoient louée pour une Dame qui arrivoit de Province. L'accoucheuse n'y fit pas grande attention. Dès le soir même, la Dame vint s'y établir. Elle y vint accompagnée de deux jeunes Cavaliers : un air de distinction &

de tristesse qui regnoit sur son visage la fit remarquer de son hôtesse, & lui attira de sa part des offres de service répétées en voyant qu'elle étoit sans domestique. Les offres furent refusées d'un ton qui lui fit juger qu'elle ne vouloit de communication avec personne. Elle n'insista pas, & crut même devoir, pour l'obliger, ne pas paroître faire la moindre attention à elle. Elle y en fit pourtant, & elle sçut qu'un des deux Cavaliers venoit tous les jours la voir, & y passoit toujours la journée entière, que l'autre y venoit deux fois la semaine, & y restoit peu, & que la Demoiselle se tenoit tout le jour au lit, & n'en sortoit qu'à dix heures du soir, lorsque le Cavalier étoit parti. Personne ne la venoit servir : on lui apportoit seulement à manger deux fois par jour, & souvent même une seule fois.

L'hôtesse se défiant de ce qui pouvoit se passer chez elle, voulut d'abord y mettre ordre & donner congé ; mais elle voyoit trois jeunes personnes intéressantes par leur figure, vivant sans bruit, & se conduisant avec la plus exacte décence, & elle n'eut pas la force de leur faire de la peine : cependant on ne la payoit point, & les termes se succédant, elle étoit bien en droit de se plaindre & de menacer : mais elle est apparemment née avec des sentimens généreux, & elle s'imposa la loi de respecter leur misere, comme elle s'étoit imposé celle de respecter leur union : au bout de cinq mois un des Cavaliers vint la prier de monter chez la Dame (c'est-à-dire la Demoiselle), en lui disant qu'elle se trouvoit mal : elle y monta promptement, & vit qu'elle avoit besoin de son ministère. Elle la trouva évanouie, & put parler librement au Cavalier qui l'étoit venue chercher (c'étoit celui qui ne venoit la voir que deux fois la semaine ; l'autre n'y étoit pas, & n'avoit pas paru de toute la journée). Vous ne m'aviez pas dit qu'elle étoit grosse, lui dit-elle avec plus de pitié que d'étonnement, il ne faut pas s'effrayer, ce ne sera rien. . . Ah ! Madame, lui dit-il en tombant à ses genoux, ce sera tout, car elle en mourra, elle est dévorée de chagrin ; mais secourez-la, & faites tout ce qu'il faut pour la sauver, s'il est possible. La Sage-femme touchée insensiblement jusqu'aux larmes n'ouvrit plus la bouche, & agit avec une vivacité réellement admirable. La Demoiselle revint, & 2 heures après, accoucha d'un enfant mort. Le jeune homme pleuroit amerement, & se tenoit dans un coin pour n'être pas vû de la Demoiselle, qui de son côté pleuroit aussi sans dire un seul mot. L'autre Cavalier arriva, & à l'air dont cette infortunée le regarda, il eût été bien aisé à la Sage-femme de juger qu'il étoit l'amant, si déjà elle n'en avoit été persuadée. Ce moment fut celui d'une consternation générale entr'eux : jamais scene ne fut ni plus touchante, ni plus muette.

La Sage-femme les laissa, après avoir rempli les fonctions de sa charge, mais elle remonta deux heures après, jugeant que cette infortunée pouvoit encore avoir besoin de son secours : en effet elle la trouva avec une très-grande fièvre, le transport au cerveau, & tous les signes d'une révolution mortelle : les deux Cavaliers étoient assis sur une chaise, leurs bras étendus sur le lit, & la tête appuyée sur leurs bras : elle parut pénétrée en voyant ce tableau : un mot qu'elle dit leur fit tourner la tête : ils jugerent qu'elle la trouvoit fort mal, & tout deux se mirent à pleurer. . La Demoiselle parloit toute seule, n'entendoit plus rien, & s'agitoit beaucoup dans son lit : elle paroissoit pour tant distinguer l'un des deux Cavaliers (celui que la Sage-femme regarde comme l'amant), car elle lui tendoit à chaque instant la main : après un quart-d'heure de la plus violente agitation, la jeune personne se trouva mal & resta sans connoissance : on la crut morte : la Sage-femme ne dissimula pas assez sa crainte : pendant qu'elle s'empressoit avec le second Cavalier à lui donner du secours, l'amant disparut en poussant un profond soupir. La Demoiselle reprit ses sens, mais sans retrouver sa raison ; elle continua d'extravaguer. La Sage-femme dit au Cavalier : voilà une chose affreuse qui arrive, cette Demoiselle est certainement née de bonne famille ; j'ai peur qu'elle ne meure, il faudra appeler un Medecin, elle est ici sans secours, vous êtes tous sans argent, il faut une Garde qui la veille. . . . Le jeune homme l'arrêta, non, Madame, lui dit-il, il ne faut personne, je le veillerai, j'aurai soin d'elle, il ne faut pas que personne dans l'univers la voye, c'est ici un secret très-important ; il n'y a que vous, Madame qui êtes la bonté, la générosité même, dont la présence ne nous effarouche pas : nous n'avons point d'argent, il est vrai, comme vous avez très-bien jugé ; mais je juge à mon tour que vous en avez-vous-même, & que vous avez un cœur ; vous fournirez à tout, & Dieu vous le rendra, Dieu vous comblera de ses bienfaits : c'est le seul retour que je puisse vous promettre, quoique nous soyons tous trois incapables d'emporter le bien de personne : mais, Madame, il devient impossible que nous nous acquittions jamais par les circonstances de notre malheur. Je vois que cette Demoiselle est bien mal, nous mourrons avec elle, & nous mourrons tous avec notre secret. . . .

La Sage-femme ne répondit que par les choses les plus consolantes ; & lui promit sur-tout le plus profond silence comme il l'en conjuroit. Elle sçavoit pourtant bien qu'il seroit plus prudent qu'elle suivît sa première idée ; mais elle étoit réellement accablée de leur douleur, & jamais elle n'eut la force de les trahir.

J'ignore la fin de cette triste aventure, & si la Demoiselle est morte ; on en veut peut-être pas me l'apprendre ; mais on me marque que depuis le jour où elle se trouva si mal, le premier Cavalier n'a plus reparu, & l'autre n'a cessé de rendre à cette infortunée tous les services que lui rendroit une Garde : il pleure continuellement, ne se couche point, ne mange point, ne parle plus, il est exactement comme un homme à qui il ne reste plus des sens que pour se pénétrer de la douleur qui lui en interdit l'usage.

Cette Histoire trop vraie & que je garantis, a peut-être, comme je l'ai dit, son premier principe dans une éducation trop négligée, ou trop sévère ; elle fera faire d'amères réflexions à quelques mères ; elle me pénètre moi-même d'horreur en l'écrivant.